LES PREMIERS CONTACTS ARABO-ISLAMIQUES AVEC L'AFRIQUE NOIRE

par le Professeur Muhammad HAMIDULLAH

L'Afrique Noire et l'Arabie ne sont séparées l'une de l'autre que par un détroit, au milieu duquel se trouve même un îlot, ce qui le rend plus étroit encore. Dans l'antiquité, malgré les risques des voyages maritimes, ce détroit de Bâbel-Mandeb était depuis longtemps le carrefour des navires arabo-abyssins. Les musées d'Istanbul et autres possèdent des stèles et des inscriptions qui nous parlent des rapports politiques de l'Afrique Noire orientale avec l'Arabie du Sud. Mais c'est le début de l'Islam (au VIIe siècle) et son arrière-plan qui nous intéressent ici.

Rapports avec La Mecque.

Non seulement les Yéménites, mais les Mecquois d'avant l'Islam eux-mêmes n'étaient pas sans entretenir de rapports directs avec l'Abyssinie. Nous pouvons nous référer à un événement de quelque intérêt au temps de Hâchim, bisaïeul du Prophète : Ibn-Hanbal, Ibn-Sa'd, Tabari et autres rapportent que l'empereur byzantin (Léon Ier) avait octroyé à Hâchim une autorisation de se rendre en Syrie avec ses caravanes ; de plus, il lui avait donné une lettre de recommandation à l'adresse du Négus pour que celui-ci également autorisât le trafic caravanier entre La Mecque et l'Abyssinie. Hâchim remit cette lettre de recommandation à son frère 'Abd-Chams ; celui-ci se rendit auprès du Négus et obtint l'autorisation nécessaire. Dès lors, les rapports abyssino-mecquois n'allaient que se multiplier. (J'ai parlé en détail de ces rapports diplomatico-économiques dans les *Mélanges Massignon.*)

'Abd al-Muttalib (fils de Hâchim) et Harb (petit-fils de 'Abd-Chams) se querellèrent une fois, et l'on voulut précisément savoir qui d'entre ces deux Mecquois possédait plus de mérite. Balâdhuri (*Ansâb*) mentionne que les deux se mirent d'accord pour faire du Négus leur arbitre. Celui-ci n'accepta pas d'intervenir dans une telle affaire entre deux parents. (Ils nommèrent alors quelqu'un d'autre pour trancher leur différend.)

Invasion de La Mecque.

L'invasion abyssine du Yémen entraîna, elle aussi, des complications avec La Mecque. On sait qu'au Ve siècle, le christianisme avait gagné un certain nombre d'adeptes au Yémen : et Najrân était le centre de cette évangélisation. Les guerres civiles avaient amené un Juif, Dhû-Nuwâs, au pouvoir. Celui-ci persécuta les Chrétiens, envahit leur région, creusa d'immenses fossés, où l'on alluma le feu ; ceux des Chrétiens qui se refusèrent à embrasser le judaïsme y furent jetés vivants. Le Quran (85 : 4-7) en a parlé en des termes touchants, et exprimé son horreur de ce crime. Les sources syriaques disent que Dhû-Nuwâs ne se contenta pas de cette sauvagerie : il incita le roi de Hîrah (Iraq du Sud) à exterminer le christianisme dans son pays aussi. Quelques-uns des Chrétiens de Najrân purent s'échapper.

L'historien Ibn Kathîr rapporte qu'al-Hârith ibn Mudâd, chef de La Mecque, — qui dut avoir donné asile à quelques réfugiés, — par sympathie, entreprit une expédition. En effet, on trouva une tombe, à Isfahân, dit-on, où il

y avait une inscription : « Je suis al-Hârith ibn Mudâd, qui châtiai les gens des Fossés. »

Ibn Is'hâq nous décrit la répercussion sur Byzance. Les feuilles brûlées des Évangiles arrivèrent jusqu'à l'empereur. Celui-ci aida le Négus dans son entreprise d'une guerre punitive contre le Yémen. Il y eut beaucoup de pertes (1) et après la deuxième tentative, les Abyssins parvinrent à occuper le Yémen et l'annexer au royaume axoumite de l'Abyssinie.

Vers l'an 543, nous voyons un vice-roi abyssin, Abrahah, ayant commémoré dans une grande inscription himyarite (de 136 lignes) son triomphe contre une révolte indigène et la restauration du célèbre barrage de Mârib. En voici quelques extraits, d'après la traduction allemande de Glaser (parue dans la *Mitteilung der vorderasiat. Gesell.*, Berlin 1897, 6).

« Par la puissance et la clémence et la miséricorde du Tout-Miséricordieux et de Son Messie — (*sic,* et non pas : Son fils) — et du Saint-Esprit. Cette inscription est gravée par Abrahah le délégué du roi Ge'ezitite (Axoumite) Ramhîch Zubaimân, roi de Sabâ et de Dhou-Raidân et de Hadramaut et de Yamanât et de ses Arabes du Tihâmah et du Najd. Et il écrivit cette inscription lors de la révolte de Yazîd ibn Kabchah, gouverneur de Kindah et de Dî. Il envoya Jarrâh Dhou Zinbour [...] mais Yazîd le tua [...]

« Apprenant la nouvelle, le roi rassembla ses troupes abyssines et himyarites par milliers, au mois de Dhul'madhrah 657 ; il se mit en marche et pénétra dans les plaines de Sabâ [...] Alors Yazîd se rendit auprès de lui à Nabat, et capitula devant les chefs de l'armée [...]

« A ce moment vint de Sabâ la terrible nouvelle qu'au mois de Dhul'madhrah 657 la digue s'était brisée ainsi que le mur, les réservoirs d'eau et le bassin d'Afan [...] Et le roi donna ordre aux tribus de recueillir la terre de la construction, les pierres des fondations, les pierres rouges des édifices, les autres matériaux de construction, tels que les feuilles de *khafaj,* les pierres blanches ainsi que le plomb et la fonte, pour restaurer la digue, les murs et les autres édifices de Mârib. Ce travail de reconstruction s'acheva au mois de Dhul'surâb 657 [...] Le roi se rendit à Mârib pour consacrer son église, ensuite, il alla à la digue, creusa jusqu'au niveau des fondations et dégagea le rocher pour ériger le mur. Et lorsqu'il eut commencé, arriva la nouvelle de la révolte des tribus [...] Les rebelles se soumirent au roi. De là, il revint à Mârib, la ville de la digue. Les chefs qui demeurèrent fidèles, furent Aksoum (chef de Ma'âhir, fils du roi), Murjazif de Dhirnâh, 'Adil, chef de Fâich, etc. [...]

« Alors vinrent à lui les ambassadeurs du Négus, du roi des Roum (Byzantins), et du roi des Perses, ainsi que l'envoyé d'al-Mundhir, un envoyé de Hârith ibn Jabalah, et les envoyés de tous ceux qui cherchaient son amitié, grâce au Tout-Miséricordieux [...] Et le roi restaura le mur bâti par Ya'four à Sabâ [...] Ce qu'il acheva de la reconstruction avec l'aide des tribus, avait 45 aunes de long, 35 de haut et 14 de large ; et il construisit la digue, la muraille, les canaux [...] (viennent ensuite les détails sur les dépenses de farine, de dattes, de viande, de raisins secs, et de vin). Et il termina le travail de construction en 58 jours [...] au mois de Dhoul'mu'ân 658 (février-mars 543 de l'ère chrétienne). »

Relevons le fait que la formule d'invocation chez ces Chrétiens comprend Dieu, Son Messie et le Saint-Esprit ; la notion du fils de Dieu leur est inconnue. Nous y reviendrons plus tard.

Il n'y a pas grand-chose à raconter sur les 27 ans qui suivirent (2). C'est en 570 qu'Abrahah entreprit une expédition contre La Mecque. Les causes de l'invasion sont mal connues : dans un simple but de conquête ? Pour traverser le territoire afin de se rendre en Syrie, pour aider les Byzantins, alors très menacés par l'invasion persane ? Pour venger la profanation de l'église de San'â au Yémen, par un Arabe païen, comme le croient les chroniqueurs classiques arabes ? Il y a encore une autre éventualité : Al-Hârith ibn Mudâd était allé, comme nous l'avons déjà vu, châtier lui aussi les Yéménites. Peut-être ce chef de La Mecque revendiquait-il pour lui-même le royaume du Yémen, et une rivalité serait cause de l'invasion. Il est toutefois à noter qu'al-Hârith avait été chassé de La Mecque, bien avant l'invasion abyssine, et l'on ne connaît pas grand-chose sur l'expédition prétendue de ce personnage en faveur des Najrânites. Son tombeau à Isfahân (Irân) signifie-t-il qu'il s'est ensuite réfugié en Irân, ou bien y est-il allé en conquérant et est-il tombé sur le champ de bataille ? En tout cas, cela a peu d'importance pour notre récit des Abyssins (3).

L'envahisseur disposait entre autres d'un éléphant (4) géant — de là l'expression « année de l'éléphant » dans la chronologie mecquoise d'avant l'Islam — et d'après Ibn Hichâm, cet éléphant aurait porté le nom de *Mahmoud.* Un nom purement arabe (mahmoud) pour l'éléphant envoyé d'Abyssinie par le Négus pour cette

expédition semble un peu bizarre. Faut-il y voir plutôt un mot arabisé, tel que *mammouth,* dernier représentant de sa race ? D'après quelques auteurs, il y avait encore d'autres éléphants dans le convoi, mais de moindre taille que Mahmoud. La tribu de Khath'am, au Yémen, comptait dans son sein un certain nombre de Chrétiens. Cela peut expliquer la raison d'un guide khath'amite pour l'armée d'Abrahah marchant sur La Mecque, mais les données indigènes précisent que sur son chemin, Abrahah infligea une défaite aux Khath'amites, dont le chef racheta sa vie en promettant de guider le conquérant jusqu'à La Mecque (5).

L'armée abyssine fit des ravages dans la région mecquoise et enleva les troupeaux et le bétail, tandis que les habitants prenaient la fuite et se réfugiaient dans les montagnes. 'Abdal-Muttalib, grand-père du Prophète, se rendit devant Abrahah comme délégué de son peuple. Par sa grande taille et la blancheur de ses cheveux, il fit grande impression sur le chef noir. Abrahah le reçut avec égards. Questionné sur l'objet de sa visite, 'Abdal-Muttalib réclama qu'on lui rendît ses bêtes. Tout étonné, Abrahah répondit : « Je suis venu pour détruire votre temple, et tu ne parles que de bétail ? » 'Abdal-Muttalib réplique : « Les chameaux m'appartiennent et je les réclame ; quant à la Maison d'Allâh, elle a son Maître qui va s'en occuper. » Quelque peu gêné, Abrahah rendit les bêtes d'Abdal-Muttalib, et commanda aussitôt qu'on conduisît l'éléphant (le bulldozer d'alors) pour démolir la Ka'bah. Mais l'éléphant s'obstina : ni persuasion, ni violence ne purent le faire bouger. Le chapitre 105 du Quran nous en parle :

N'as-tu point vu comment ton Seigneur a agi envers les gens de l'éléphant ? N'a-t-Il pas assigné à égarement leur ruse ? Et envoyé contre eux des oiseaux en volées, qui leur lançaient des pavés de glaise ? Puis Il a fait d'eux comme de la balle au grain mangé ?

Les sceptiques peuvent facilement rejeter cette attaque par des oiseaux comme légendaire ; mais il est curieux de constater que, lors de la révélation de ce chapitre du Quran, parmi les adversaires acharnés du Prophète, se trouvaient ceux qui avaient assisté à l'événement une quarantaine d'années auparavant, mais personne ne protesta contre cette « invention de pure fantaisie » — et il en fut ainsi, bien que les païens de La Mecque ne perdaient pas une occasion de ridiculiser les versets du Quran.

Quoi qu'il en soit, Tabari nous précise que la petite vérole et d'autres maladies contagieuses se propagèrent dans cette région, cette même année, pour la première fois dans l'histoire. Furent-elles le résultat de la pourriture des cadavres, ou bien la cause même des pertes énormes subies par l'armée envahissante ? Ibn Hichâm cite le poème d'un Mecquois de l'époque, qui dit « qu'il y avait 60.000 hommes dans cette armée, et que même les malades ne survécurent pas lors de leur retour ». Toutefois, la Ka'bah fut sauvée. On se demande si certains parmi les malades de l'armée abyssine ne restèrent pas dans la région, lorsque leurs camarades prirent le chemin du retour, et ne peut-on les rapprocher des Noirs (tels que Bilâl, etc.) qu'on rencontre à La Mecque au début de l'Islam ?

La puissance militaire affaiblie au Yémen, le pays fut facilement occupé par la Perse. En effet, il y eut un nouveau soulèvement « nationaliste » contre les Abyssins, et l'on sollicita le secours des Sassanides contre « les corbeaux ». Chosroès envoya une armée, sous le commandement de Wihriz ; et au dire des chroniqueurs arabes, on amnistia beaucoup de criminels à condition qu'ils prissent part à l'expédition du Yémen. 'Abdal-Muttalib dirigea une délégation mecquoise pour féliciter le roi Saif ibn Dhi-Yazan, sur la libération de son pays et l'expulsion des Abyssins. Mais les Persans ne voulurent plus quitter le Yémen.

D'autres rapports.

Les Mecquois d'avant l'Islam n'étaient pas sans entretenir des rapports directs avec l'Afrique noire. L'existence dans le Quran des mots d'origine abyssine en témoigne l'ancienneté. Nous avons déjà mentionné un événement de quelque importance datant de Hâchim, bisaïeul du Prophète : l'autorisation abyssine donnée aux caravanes mecquoises. Dès lors, les rapports entre ces deux voisins n'allaient que se multiplier. Aux époques suivantes, nous voyons les Mecquois païens présentant au Négus les peaux comme leur meilleur produit, ainsi que le fit 'Amr ibn'al-'As. Probablement c'est aussi ce qu'exportait Hâchim de son temps.

Suhailî (*Raud,* I, 214-5) nous conte un important fait sur les guerres intestines d'Abyssinie. Un prince fut vendu pour six cents *dirhams,* à un commerçant arabe, afin de l'éloigner de son pays. Ainsi ce prince — qui fut plus tard le Négus As'hamah — servait de berger à un chef de la tribu Damrah, dans la vallée de Badr. Plus tard, l'Abyssinie se révolta contre l'usur-

pateur, et le prince exilé fut replacé sur le trône. Rappelons que le Prophète avait envoyé un Damrite : 'Amr ibn Umaiyah comme son ambassadeur auprès du Négus As'hamah. Nous y reviendrons plus tard.

Le voyage du Prophète en Abyssinie ?

Muhammad est-il allé lui aussi en Abyssinie avant l'Islam ? Nos sources n'en parlent pas. Cependant, il y a quelques faits qui nous permettent de l'affirmer indirectement. Comme nous allons le voir, la première lettre que le Prophète avait adressée au Négus est rédigée en des termes assez intimes. Il avait dit en effet : « Je dépêche vers vous mon cousin paternel Ja'far, accompagné d'un petit nombre de Musulmans ; dès qu'il sera arrivé chez toi, reçois-les avec hospitalité... » Donnant la permission aux Musulmans mecquois, persécutés dans leur ville natale, de s'expatrier et de se réfugier en Abyssinie, le Prophète avait ajouté, comme nous le dit le biographe Ibn Hichâm : « Il y a là un roi, chez qui personne n'est opprimé ; c'est un pays de vérité, où Dieu vous assurera une évasion de la situation dans laquelle vous vous trouvez. » Ce biographe, parmi d'autres, nous raconte que le Prophète utilisait parfois des mots abyssins, en parlant avec les Abyssins ou avec ceux rentrant d'Abyssinie. Ajoutons-y la malicieuse affirmation de certains chroniqueurs byzantins suivant laquelle Muhammad était un Nègre, né en Afrique. Rappelons que le Prophète avait voyagé beaucoup, avant l'Islam. Il se rendit par deux fois en Syrie ; plusieurs fois au Yémen (Hubâchah) ; au moins une fois dans le pays d'Abdal-Qais (Bahrain-Oman, probablement à la foire de Dabâ) comme nous le rapporte le grand tradioniste Ibn-Hanbal. Si tout cela ne prouve pas grand-chose, cela n'infirme pas non plus l'hypothèse d'un voyage du Prophète en Abyssinie, dans sa jeunesse alors qu'il était un commerçant caravanier. On sait qu'en ce temps-là les voyages des commerçants mecquois au pays du Négus étaient assez fréquents.

Caravane abyssine à La Mecque.

Un autre incident d'avant l'Islam est rapporté par Balâdhurî *(Ansâb)* : Un groupe de caravaniers abyssins se rendit à La Mecque durant une année de famine et de sécheresse graves ; de jeunes Mecquois se précipitèrent sur les marchandises et les pillèrent. Cela causa évidemment un conflit. Puis on se réconcilia lorsque plusieurs des notables de La Mecque se rendirent auprès d'Abou-Yaksoum (c'est-à-dire le roi Abyssin de la dynastie Axoumite), s'excusèrent et lui demandèrent de ne pas empêcher les commerçants de son pays de se rendre à La Mecque. Al-Hârith ibn 'Alqamah de la tribu d'Abd'ad-Dâr, entre plusieurs autres Mecquois, fut remis au roi comme otage. Le roi les traita avec générosité et bonté ; et pendant leur séjour forcé, ils purent même envoyer des marchandises à La Mecque pour leur propre compte.

ÉPOQUE ISLAMIQUE

Émigration en Abyssinie.

C'est en 610 que Muhammad déclara à La Mecque avoir reçu la convocation divine pour prêcher l'Islam. Vers l'an 615, la persécution religieuse devint à La Mecque si insupportable que le Prophète lui-même suggéra à ses fidèles de quitter leur pays natal et de se réfugier en Abyssinie. Le choix, comme refuge, d'un pays si lointain et d'outre-mer, paraîtrait assez bizarre. Plusieurs considérations durent l'avoir décidé à prendre cette décision : d'abord les coutumes arabes, qui n'accordaient ordinairement asile à personne sauf grâce à la bonne volonté d'un membre quelconque de la tribu où refuge était demandé. Autrement dit, trouver asile n'était pas un droit, mais seulement une chance qui pouvait aussi bien ne pas se réaliser. Donner asile à toute une communauté de vingtaines, et peut-être de centaines de personnes, comportant non seulement des hommes, mais aussi des femmes et des enfants, exigeait non seulement la bonne volonté d'un pays de « bellum omnium contra omnes », mais aussi des ressources matérielles considérables, afin d'intégrer ces réfugiés dans l'économie régionale. Dans la Péninsule désertique de l'Arabie, il existe peu d'endroits où l'on puisse espérer une telle hospitalité. D'ailleurs, les Quraichites de La Mecque dirigeaient un commerce important pan-arabique et même international, et leur influence se faisait sentir partout ; il fallait donc songer à la réaction quraichite avant de risquer l'expatriation. En effet, les Mecquois musulmans espéraient trouver amitié seulement dans les régions où leurs compatriotes païens auraient eux aussi des rapports et des relations ; et de ce chef, les habitants de ces régions préféreraient demeurer neutres dans les querelles « intestines » des Mecquois. Les pays d'outre-mer étaient évidemment plus sûrs que n'importe quel autre lieu de l'Arabie. Parmi les pays voisins, les Persans venaient de supprimer le royaume arabe de Hîrah, et leurs rapports avec les Arabes en

général étaient à ce moment des plus mauvais. L'empire byzantin essuyait les plus lourdes défaites de la part des Persans, perdant Damas, Jérusalem et même jusqu'à Alexandrie (613-617) ; et il est douteux que les mesures sévères d'économie prises par Héraclius (610-614) notoirement pratiquées contre les Arabes, aient pu attirer les Mecquois de cette époque vers le territoire byzantin. Parmi les voisins, seule l'Abyssinie se trouvait hors de cette conflagration internationale ; et, comme nous venons de le voir, les rapports du Négus avec les Mecquois étaient particulièrement favorables.

Première lettre du Prophète au Négus.

Parmi les premiers à quitter La Mecque pour l'Abyssinie, nous trouvons la fille du Prophète, Ruqaiyah, accompagnée de son mari 'Othmân, ainsi que Ja'far, cousin paternel du Prophète. Il est raisonnable de penser que le Prophète, qui suggéra lui-même cette expatriation, leur remit une lettre de recommandation à l'adresse du Négus. Nous venons de citer un passage de l'épître du Prophète où il demandait l'hospitalité du roi abyssin en faveur des réfugiés musulmans. En voici le texte intégral :

De Muhammad, Envoyé de Dieu, à an-Najâchi, roi des Abyssins : Je t'adresse les louanges de Dieu hors duquel il n'y a point de Dieu, le Souverain, le Saint, le Pacifique, le Protecteur, le Secoureur. Et j'atteste que Jésus, fils de Marie, est l'esprit de Dieu et Son verbe qu'Il lança sur Marie, la vierge, la vertueuse, l'inattaquée, qui l'a porté par effet de Son esprit et de Son souffle, ainsi qu'Il avait créé Adam de Sa propre main.

Or, je viens t'appeler vers Dieu unique, lequel n'a point d'associé : que tu me suives et ajoutes foi à ce qui est venu vers moi, car je suis l'envoyé de Dieu. Je t'appelle donc toi et tes troupes vers Dieu le Puissant, le Majestueux. J'ai signifié et conseillé : à vous d'accepter mes conseils.

Je dépêche vers vous mon cousin paternel, Ja'far, accompagné d'un petit nombre de Musulmans. Dès qu'il sera arrivé chez toi, reçois-les avec hospitalité, en mettant de côté tout orgueil déplacé.

La paix soit sur quiconque suit la vraie voie !

Nos sources, Tabarî et autres, datent cette lettre de l'an 6 de l'Hégire, c'est-à-dire une quinzaine d'années après l'arrivée de ces réfugiés en Abyssinie, lorsqu'ils se préparaient en fait à rentrer en Arabie (à Médine, où un État musulman était solidement installé). La demande d'hospitalité *post eventum* ne saurait être admise. Je pensais déjà, dans une de mes publications en 1935, qu'il devait s'agir là d'un amalgame de deux lettres du Prophète, envoyées au Négus, l'une datant de l'époque de l'émigration en Abyssinie (année 5 ou 6 de l'apostolat = 8 avant l'Hégire) et l'autre de l'année 6 de l'Hégire lorsque le Prophète adressa des lettres à de nombreux souverains des pays voisins pour les inviter à embrasser l'Islam. Depuis lors, mon opinion s'est fortifiée par la découverte de l'original de la lettre au Négus. (Cf. *Journal of Royal Asiatic Society,* Londres, janvier 1940, p. 54-60, qui a motivé là-dessus mes observations dans l'*Islamic Culture,* Haiderabad-Deccan, juillet 1942.) Il est à signaler que le paragraphe entier sur la demande d'hospitalité y fait défaut. Le début de la lettre de recommandation portait sans doute des formules identiques à celles que contenait la deuxième lettre (missionnaire) ; de là la confusion de nos auteurs. Il est à remarquer que chez Qastallânî et Qalqachandî, on trouve la phrase : « Je dépêche vers vous mon cousin », mais la partie « dès qu'il sera arrivé... orgueil déplacé » y manque complètement. En demandant refuge et hospitalité, on ne saurait blesser les sentiments de l'hôte en lui attribuant un « orgueil déplacé ». (Nous y reviendrons, plus bas.) Donc, il ne nous reste qu'une seule phrase de la lettre de recommandation, le reste s'étant perdu.

Demande païenne d'extradition.

Attentifs à leurs intérêts, les païens de La Mecque décidèrent bientôt d'envoyer une ambassade officielle en Abyssinie, pour exiger l'extradition des réfugiés musulmans. Des produits arabes, les peaux tannées dans la région mecquoise étaient les plus recherchés en Abyssinie. On en recueillit une grande quantité. Les subtils leaders quraichites enjoignirent à leur délégation d'en faire cadeau à tous les patrices et aux dignitaires de la cour royale, avant de rencontrer le Négus. En expliquant d'abord aux dignitaires le but de la délégation, on s'assura leur soutien auprès du Négus. On mit surtout l'accent sur le fait que les réfugiés n'étaient pas Chrétiens, ceci afin que les Abyssins n'aient pas scrupule à les renvoyer. Lors de la réception à la cour, nous voyons les ambassadeurs mecquois assez familiers et même intimes avec le roi. Ils lui parlent ainsi : « O roi, quelques jeunes gens stupides de chez nous se sont réfugiés dans ton pays. Ils ont abandonné la religion de leur peuple, mais ils n'ont pas embrassé la tienne non plus. Ils en ont par contre inventé une

nouvelle, inconnue chez nous comme chez toi. Les plus hautes personnalités parmi leurs parents, leurs oncles et leurs proches nous ont envoyés pour demander leur extradition. Ils connaissent mieux que personne les défauts et les maux de ces réfugiés. » L'entourage royal, gagné d'avance, soutint la requête sans réserve, mais le roi devint furieux à l'idée de trahir le droit d'asile, surtout sans avoir au préalable entendu la partie adverse. Il fit donc venir les Musulmans, malgré l'opposition de la délégation mecquoise. Les Musulmans furent effrayés, mais ils décidèrent de dire la vérité. Ja'far, cousin du Prophète, prit la parole : « O roi, nous étions ignorants : nous adorions les idoles, commettions les péchés charnels, opprimions les faibles, et faisions tout ce qui est abominable, jusqu'à ce que Dieu nous envoyât Son messager, l'un d'entre nous. Nous connaissions parfaitement depuis toujours, sa véracité, sa chasteté et toutes ses vertus. Il nous a appris à éviter les plaies sociales, à n'adorer que le Dieu unique, à prier, à donner des aumônes, à jeûner et à pratiquer tout ce qui est le bien. Cela nous plut, et nous commencions à le pratiquer ; mais vint alors la persécution de nos compatriotes qui nous ont contraints à quitter notre patrie et à nous réfugier dans ton pays, et nous t'avons préféré à tous autres dans notre choix, car nous espérions que personne ne nous opprimerait chez toi. » Le Négus demanda s'ils se souvenaient de quelques passages de ce message. Ja'far récita le début du chapitre 19 du Quran, qui parle de la naissance de Jean-Baptiste et de celle de Jésus, les deux miracles. Les chroniques arabes disent que le Négus, qui était entouré des évêques avec des copies de l'Écriture Sainte devant eux, commença à verser des larmes, et les évêques aussi, à cette glorification inattendue de ce qui leur était cher et sacré. Il dit enfin : « La source de cette lumière est la même que celle du message de Jésus ; allez en paix, je ne vous livrerai jamais à ces païens. » La délégation mecquoise suggéra au Négus d'interroger à fond les Musulmans à propos des notions qu'ils avaient sur Jésus. Elle espérait dissiper le malentendu du Négus chrétien. Ja'far répondit : « D'après l'enseignement islamique, Jésus était le serviteur et l'apôtre de Dieu, Son esprit et Son verbe, né de la vierge Marie. » Négus remarqua, au dire des chroniqueurs arabes, que Jésus « ne dépassait pas, fût-ce du tégument de la peau d'un noyau de datte, ce que tu en as dit ». Il fit en outre rendre les cadeaux que la délégation mecquoise lui avait faits, et renouvela sa protection aux réfugiés musulmans.

Islamisation du Négus.

Le Prophète accepta ce geste de la part du Négus comme sa conversion à l'Islam ; et quelques années plus tard, lorsqu'il mourut, le Prophète célébra un office funéraire *in absentia* à Médine. Les Orientalistes nous disent que le Négus était un monophysite, ne croyant pas à la présence de deux natures, à la fois divine et humaine, mais à la seule nature divine chez Jésus. Mais un document plus sûr est l'inscription de Mârib, gravée par Abrahah, dont nous avons parlé plus haut. Il faut penser que la croyance d'Abrahah ne différait pas de celle de son roi en Abyssinie. Or, cette inscription ne parle point du fils de Dieu à propos de Jésus, mais seulement de « Messie de Dieu ». Cela va, pensons-nous, à l'appui des chroniques arabes. Suhailî raconte que peu après l'arrivée en Abyssinie des Musulmans, un fils naquit dans la maison de Ja'far, et que le même jour le Négus, aussi, eut la joie d'avoir un fils ; et que la femme de Ja'far fut nourrice du prince. De là, dit notre auteur, les rapports amicaux entre les deux frères de lait.

Guerre en Abyssinie.

La vie dans l'Abyssinie d'alors n'était pas tout à fait sûre : une guerre civile mit le pouvoir d'As'hamah en danger, et du même coup la sécurité de ses protégés musulmans. Ceux des Musulmans qui étaient en âge de combattre se rangèrent du côté du Négus. Zubair, un autre cousin du Prophète, montra un tel héroïsme que le Négus, en admiration, lui fit cadeau d'une précieuse lance. Plus tard, Zubair la présenta au Prophète, qui s'en servait dans les cérémonies.

Nous avons déjà parlé de Ruqaiyah, fille du Prophète. Suhailî nous raconte plusieurs anecdotes sur sa grande beauté, chose qui lui attira bien des ennuis dans les rues de la capitale abyssine. D'après notre auteur, tous ces méchants furent tués lors de la guerre civile ; et Ruqaiyah fut ainsi délivrée.

Récits de voyage.

Bukhârî, de son côté, nous rapporte le récit d'Umm-Habîbah et d'Umm-Salamah, deux autres réfugiées, qui racontaient plus tard au Prophète qu'elles avaient visité une certaine église, Santa Maria, où il y avait des peintures et des tableaux religieux. Le Prophète répondit : « Il s'agit là de leurs saints ; mais les Musulmans ne doivent point pratiquer ce culte des saints. » Asmâ,

femme de Zubair, fut connue plus tard sous le surnom de *Bahriyah* (navigatrice ou marine) à cause de son voyage en Abyssinie.

On parle aussi d'une aventure d'Ibn Mas'oud, qui fut pris en Abyssinie pour quelque infraction (on ne la précise pas), moyennant quelque cadeau, il sut obtenir sa libération.

Apostasie de deux Musulmans.

Les chroniques précisent que lors de leur séjour en Abyssinie deux Musulmans mecquois embrassèrent le christianisme : 'Ubaidallâh ibn Jahch (époux d'Umm-Habîbah) et Sukrân (époux de Saudah). Le premier était devenu ivrogne ; non seulement il n'y a pas de détail sur Sukrân, mais même il y a doute sur sa conversion. Quoi qu'il en soit, leurs deux épouses résistèrent, et malgré les efforts de leurs maris, conservèrent leur foi islamique. Saudah rentra à La Mecque ; le Prophète, très content de sa fidélité, lui fit l'honneur de se marier avec elle. Entre temps, Sukrân mourut en Abyssinie. Quant à Umm-Habibah, elle resta en Abyssinie, malgré la mort de son mari. Apprenant la nouvelle, le Prophète écrivit au Négus de la marier avec lui *in absentia,* si elle y consentait, et de l'envoyer à Médine. Cela date de l'an 6 après l'Hégire.

Islamisation des Abyssins.

En revanche, les Musulmans aussi notent, et en plus grand nombre, une islamisation des Abyssins. On ignore leur nombre exact, mais on parle de « plusieurs bateaux » qui les portèrent lors de leur visite au Prophète ; il y eut des naufrages. D'après Samhoudî, parmi ceux qui arrivèrent sains et saufs à Médine, se trouvait un fils du Négus, qui fraternisa avec Ali, et qui refusa de rentrer en Abyssinie, renonçant même à ses droits de prince héritier du trône. D'après Ibn Is'hâq, le prince porta une lettre de son père à l'adresse du Prophète, où était déclarée sa conversion. Nous possédons le texte de cette lettre. Samhoudî ajoute que le Prophète reçut la délégation abyssine avec beaucoup d'égards, et alla jusqu'à leur assurer personnellement l'hospitalité, tant il avait de reconnaissance envers le Négus.

Parmi les serviteurs du Prophète, nous rencontrons un esclave affranchi, Yasâr. Les chroniques sont unanimes pour dire qu'il était originaire de Nubie ; mais on ne précise pas comment et dans quelles conditions il se rendit en Arabie.

Deuxième demande d'extradition.

Lorsque le Prophète quitta lui aussi La Mecque, pour s'installer à Médine, il ne cessa d'avoir des ennuis de la part de ses anciens compatriotes. L'un des premiers incidents de ce genre fut la bataille de Badr, en l'an 2 H., où il infligea une lourde défaite à ses ennemis, trois fois plus nombreux que ses propres hommes. Les Mecquois envoyèrent de nouveau une ambassade en Abyssinie pour inciter le Négus, si possible, à persécuter les réfugiés musulmans. Cha'mî précise que le Prophète, de son côté, apprenant la machination des Mecquois, envoya un ambassadeur particulier — le Damirite ('Amr ibn Umaiyah) — qui n'avait pas encore embrassé l'Islam, afin de contrecarrer les intrigues mecquoises.

Ibn Is'hâq nous donne quelques détails sur la vie mecquoise et abyssine de l'époque. Parlant d'Amr ibn'al-'As, un des délégués mecquois, il raconte qu'il fut accompagné de sa femme. Un autre délégué, 'Umârah ibn al-Walid, était proverbial pour sa beauté. Un débauché, 'Umârah se mit à courtiser la femme de son compagnon de voyage, et un jour donna à celui-ci un coup qui le jeta à la mer. Mais il savait nager, et fut bientôt ramené au bateau. 'Amr ibn'al-'As comprit le complot, mais, rusé, cacha ses pensées en vue d'une revanche éventuelle, jusqu'à feindre de croire qu'il avait été au contraire sauvé par la vigilance de son camarade : et pour lui témoigner sa reconnaissance, il demanda à sa femme d'embrasser 'Umârah. L'histoire se perd ensuite en légende. Il paraît que lors de l'arrivée en Abyssinie et après l'échec de la mission de faire tuer les Musulmans, par le Négus, 'Amr ibn'al-'As suggéra à 'Umârah de se servir de sa beauté pour faire connaissance de la reine, afin d'obtenir son intervention auprès du Négus dans leur mission. 'Umârah aurait été bien reçu par la reine, qui lui témoigna sa considération en le parfumant même avec les parfums royaux. 'Amr communiqua alors le fait au Négus, qui, après s'être assuré de l'authenticité du récit, fit venir les sorciers pour châtier l'aventurier. 'Umârah devint fou et vécut avec les fauves. Lors de son califat, 'Umar envoya un des parents du malheureux pour le rechercher. Celui-ci y parvint, mais, saisi par son parent, 'Umârah s'agita et lutta tellement qu'il mourut.

Expansion de l'Islam.

Trois ans plus tard, après un autre échec militaire mecquois, 'Amr ibn'al-'As décida de quitter définitivement La Mecque, pour s'installer

en Abyssinie. Il se dit : « Si Muhammad est un jour défait, je rentrerai à La Mecque, pour y regagner tout mon prestige ; et si, par contre, il occupe La Mecque, ce qui paraît plus probable, je préfère rester sujet du Négus plutôt que sujet de Muhammad. » D'après les chroniqueurs arabes, le Négus giffla 'Amr pour avoir injurié l'Islam et Muhammad. Très touché par les paroles du Négus, 'Amr rentra aussitôt en Arabie, et se rendit à Médine. L'ironie du destin voulut qu'il rencontrât en route Khâlid Épée-de-Dieu (frère du malheureux 'Umârah), allant lui aussi à Médine dans le même but. Le Prophète les accueillit avec égards ; et leurs services pour l'Islam furent par la suite très grands : 'Amr se distingua en conquérant l'Égypte ; Khâlid est justement qualifié comme le plus grand commandant de toute l'histoire musulmane.

Lettre du Prophète au 2e Négus.

Nos sources parlent d'un envoi de présents par le Prophète au Négus, en l'an 8 H. ; mais celui-ci mourut avant de les recevoir. Le Prophète écrivit au nouveau Négus, pour l'inviter à embrasser l'Islam. Il semble avoir été moins bien accueilli. Apparemment la phrase, susmentionnée, « en mettant de côté tout orgueil déplacé » s'agissait de ce deuxième Négus, au sujet duquel Ibn Hanbal nous renseigne : « En l'an 9 H., à Tabûk, lorsque le délégué d'Héraclius se rendit auprès du Prophète, celui-ci lui dit : J'ai écrit une lettre à Chosroés, qui la déchira ; Dieu va le déchirer. De même, j'ai écrit une lettre au Négus, qu'il déchira ; Dieu va le déchirer, lui, ainsi que sa royauté... »

Le manque total de chroniques abyssines contemporaines ne nous donne pas la possibilité de contrôler ces récits ou de les compléter. Toutefois, les réfugiés musulmans rentrèrent à Médine au début de l'an 7 H. Mentionnons une anecdote humaine : parmi ceux qui revinrent d'Abyssinie, il y avait une fille de Khâlid ibn Sa'îd ibn al-'As, toute jeune, née en Abyssinie, parlant évidemment la langue de ce pays. Elle raconte : « A notre retour à Médine, le Prophète m'habilla d'une robe brodée de dessins jaunes et rouges, puis touchant ces dessins, il me dit : *sanâ sanâ*, ce qui veut dire en abyssin : joli, joli. »

Concluons cette phase des rapports islamo-abyssins par une célèbre parole du Prophète : « Laissez les Abyssins tranquilles tant qu'ils vous laissent. » Les Musulmans ne devaient pas envahir le pays du Négus, qui avait protégé les Musulmans à cette époque très difficile, tant que les Abyssins eux-mêmes ne prirent pas l'initiative d'attaquer les Musulmans.

Dans un traité daté de l'an 31 de l'Hégire (652 après Jésus-Christ), nous lisons l'engagement de la part du roi de Nubie de protéger la mosquée que les Musulmans avaient construite dans sa capitale. On y parle également de la liberté mutuelle de voyage, et d'un tribut annuel de la Nubie, payable au gouverneur musulman d'Aswân, en Égypte.

---

(1) Deux inscriptions, récemment découvertes (cf. Ph. Lippens, *Expédition en Arabie Centrale*, Paris 1956, p. 152), dans le Désert de Rub'al-Khâli, nous en parlent : « Proche de Kaukab... l'inscription fait face au Nord. Elle est située à quelque 8 mètres de hauteur, sur le flanc pas bien escarpé d'un dôme rocheux délité et érodé. Il ressort du texte scrupuleusement copié et analysé par le chanoine (c'est-à-dire le Prof. Gonzague Ryckmans de Belgique, chef de l'expédition), que le roi sabéen Yûsuf Asar, autre nom du roi Dhû-Nuwâs, a mené victorieusement, en 518 de notre ère, une campagne contre les Abyssins. Résultat à son actif : 13.000 tués, 9.500 prisonniers, 28.000 têtes de gros et petit bétail. Cette inscription parle de la même campagne que celle relatée à Hima. »

(2) Sinon des guerres. Une inscription en parle, dont voici la description (d'après Lippens, *op. cit.*, p. 76-77) : « Ce sont les puits Muraighân, dont cinq à sec et le dernier débite de l'eau à 13 mètres de profondeur..., le chanoine (Prof. Ryckmans) escalade sans appréhension une paroi de 6 mètres. Il vient de découvrir, martelée dans le rocher, une inscription historique du roi Abraha, d'origine abyssine. Ces dix lignes de quelque 5 mètres de longueur, totalisent 440 signes ; elles émanent d'un souverain qui était chrétien... Le texte commence par une croix et la première phrase dénote déjà son caractère monothéiste : « Par la puissance du Miséricordieux et de son Messie... » Les faits relatés sont bien simples : le roi Abraha, souverain de Saba, d'Hadhramaut et autres lieux, fondateur de sa dynastie, entreprit une campagne contre les populations de la région où nous sommes. Il intitule sans périphrase cette opération de « razzia printanière ». Les chefs de l'expédition sont cités ; leur victoire est soulignée. Les vaincus donnèrent des gages, recevant en échange la « garantie » du vainqueur. Daté de 662, soit l'an 547 de notre ère. »

(3) Un Chrétien zélé, Abrahah s'était appliqué avec enthousiasme à évangiliser le pays. Entre autres œuvres, il construisit une grande cathédrale à San'â, dont la renommée s'est perpétuée dans la littérature arabe sous le nom de *Qalis* (église). On précise que l'empereur byzantin appuya le projet et envoya de Constantinople des ouvriers habiles ainsi que le marbre et la mosaïque pour décorer l'édifice. De plus, il envoya Gregentius, un prêtre italien d'Alexandrie, pour s'occuper de la vie religieuse du Yémen. D'après Desvergers (*Arabie*, p. 71, nota), Gregentius promulgua un code de 23 articles pour l'Arabie, l'original grec en étant encore conservé dans les manuscrits de Vienne (Autriche). La Qalîs n'existe plus, et en 1947, j'ai vu à San'â son emplacement, qu'on a entouré d'un simple mur. On n'oublia pas les massacres des « fossés », on construisit une église également à Najrân, ainsi qu'un cimetière pour ces martyrs. Najrân se trouve maintenant inclus dans l'Arabie séoudite, et j'ai appris de sources officieuses, en 1946, qu'on y a découvert un lion en pierre.

Beaucoup plus passionnant encore était le récit qu'on trouvait encore, sur l'emplacement des fossés des martyrs, des cendres qu'on utilisait comme engrais ; aussitôt que le roi Ibn Sa'oud l'apprit, il interdit toute profanation des martyrs, dont la mémoire est honorée par le Quran lui-même.

(4) Relevons encore une fois chez un voyageur contemporain (cf. Lippens, *op. cit.*, p. 79) : « Les puits de Zurq et d'al-Fîl sont voisins. Ce dernier mot veut dire « éléphant ». Est-ce une réminiscence du roi sabéen Abrahah dont nous avons trouvé une inscription à Muraighân ? Pauvres éléphants. Leur mort et l'échec de leur maître ont laissé une trace dans l'histoire ; les Bédouins donnent encore aujourd'hui le nom de la « piste de l'éléphant » — *darb al-Fîl* — à une des routes de l'encens allant du Yémen vers le Hijâz. »

(5) Pour cela et d'autres détails, voir mon ouvrage, *Le Prophète de l'Islam*, Paris 1959, 2 vol.

